

Eglantyne Jebb

Autor(en): **Bourquin, Dora**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 9-10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

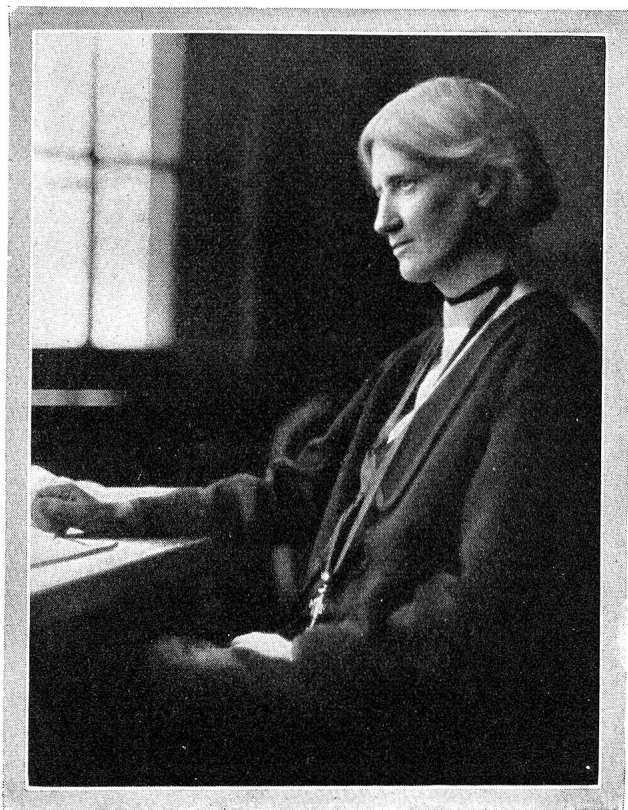
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'ŒUVRE D'UNE FEMME

Eglantyne Jebb

PAR DORA BOURQUIN

«*Je ne sais pas ce qui me manque, mais je sais que le monde est détraqué*»...

Ainsi parle, en 1884, une petite fille aux grands yeux de rêve, qui promène dans la vieille demeure de ses parents, au Pays de Galles, la nostalgie d'un monde meilleur. Elle tient, semble-t-il, des Celtes ses ancêtres une sensibilité extrême et un grand amour pour les légendes de son pays; c'est peut-être de ses ancêtres irlandais et écossais qu'elle tient en même temps un amour passionné de la liberté, et cette incroyable ténacité, cet entêtement sacré qui lui fera, plus tard, lorsque les obstacles se dresseront entre elle et sa mission, répéter sans cesse: «*But we must*».

Nous retrouvons quelques années plus tard, à Oxford et à Cambridge, la petite fille étudiante, fidèle à ses rêves d'enfants: «*Certains risquent leur vie pour combattre des maux sociaux,*» écrit-elle alors, «*mais la plupart ne font rien... L'amour désintéressé n'est pas de mise dans la société...*»

Eglantyne, elle, est décidée à faire quelque chose. «*Seules les bornes de nos forces personnelles peuvent limiter l'ampleur de notre action...*» Ces bornes, elle ne cessera de les dépasser, jusqu'au jour où elles auront le dernier mot, et où Eglantyne mourra, jeune encore, pour s'être usée corps et âme au service de l'enfance, et plus encore peut-être pour avoir trop souffert de ne pouvoir faire plus...

Malgré sa santé fragile, elle est partout, là

où la guerre a tout «*détraqué*...» Et c'est des Balkans que, en 1913, elle lance cet appel au monde, comme un défi: «*Toute guerre est dirigée contre l'enfant.*» Elle a décidé que non seulement il faut sauver les enfants, mais à travers eux, sauver le monde.

*

C'est en 1919 que, avec sa sœur et quelques amis, elle crée le «*Fight the Famine Council*» et que, ensemble, ils cherchent à forcer le blocus implacable qui condamne des millions d'enfants à mourir de faim. De ce Conseil, peu après, naît le «*Save the Children Fund*», qui n'a qu'une tâche: sauver le plus d'enfants possible, et qu'un principe: agir sans distinction de nationalité, de race, de classe ou de religion. Ce qui vaut immédiatement à Eglantyne et à ses compagnons d'être traités de «*pro-allemands*» et de «*pro-bolchéviques*...»

Grâce à la flamme qui l'anime, elle élargit encore les cadres et, la même année, provoque la fondation de l'Union Internationale de Secours aux Enfants. Evoquant, plus tard, les terribles années qui suivirent la guerre 1914-1918, Eglantyne Jebb écrivait:

«*Les enfants mouraient de faim par centaines de mille. Les mères tuaient les bébés qu'elles ne pouvaient plus nourrir. Les parents amenaient leurs enfants dans les hôpitaux, mais comme on y manquait de tout, on les mettait en rang pour mourir. Les vieillards se donnaient la*

mort pour laisser leur part de nourriture aux petits. En Pologne, des villages entiers étaient anéantis par le typhus. La Serbie avait la charge d'un demi-million d'orphelins.»

Sous l'impulsion de celle dont quelqu'un disait qu'elle était «plus flamme que femme», 300 comités se créent en Grande-Bretagne; on mobilise la jeunesse, les enfants des écoles. Mais les obstacles se dressent, nés avant tout de l'apathie, du laisser-faire, du manque de foi, du «A quoi bon? c'est impossible...»

Impossible? Eglantyne se lève en prophétesse: *«Impossible?... Ce n'est pas impossible. Il faut seulement trois choses: l'argent, la science, et la bonne volonté. Nous avons l'argent, — mais nous le dépensons à autre chose. Nous avons la science — mais nous ne l'employons pas. Ne pouvons-nous pas susciter la bonne volonté qui mettra notre fortune et notre science au service de l'enfance?»*

Elle ne reconnaît pas les obstacles. Quand les prescriptions de la censure l'empêchent d'agir, elle passe outre. On la poursuit devant les tribunaux. Pendant une suspension des débats, ses amis la voient engagée dans une discussion passionnée avec le procureur, et supposent qu'elle est en train de plaider sa cause. Non, pas la sienne: celle des enfants... Elle revient, les joues en feu, et dit: «Il prétend qu'il ne peut rien donner avant que le jugement soit rendu!» Audace et candeur de ceux qui «ont le cœur pur!»

*

Genève 1919. Le D^r Ferrière a convoqué dans son jardin de Florissant quelques amis pour leur faire rencontrer «une Anglaise qui voudrait qu'on fasse quelque chose pour les enfants».

«Il me semble», écrit un de ces amis, «revoir le paisible jardin, dans la lumière de l'été, et jamais je n'oublierai l'apparition d'Eglantyne Jebb: une femme d'âge incertain, avec des cheveux cendrés, sous un immense chapeau surmonté d'un voile de mousseline bleue. Quelque chose entre l'Armée du Salut et un portrait fané de Gainsborough. Une voix douce et posée, une imagination débordante, contenue par un raisonnement sûr. «Si les hommes veulent absolument s'entretuer, dit cette voix, les enfants doivent être protégés. Tout le monde doit s'y mettre. L'Archevêque de Canterbury m'a promis son concours. J'irai voir le Pape. »Une foi invincible irradiait tout son être et se communiquait aux autres.»

Et ce n'étaient pas des mots. Car elle fut, un peu plus tard, reçue par le Pape, obtint son adhésion, de telle manière qu'on a pu l'appeler «le Pape des enfants». C'est sous l'impulsion peut-être d'Eglantyne Jebb que le Saint-Pontife lança les Encycliques «Paterno jam diu» du

24 novembre 1919 et «Annus jam plenus» du 1^{er} décembre 1920.

Lorsqu'elle parla à l'Athénée, la même année, ce n'était plus la lumière de l'été ni l'auditoire compréhensif du jardin de Florissant: au dehors il faisait gris et froid, et à l'intérieur, l'atmosphère était lugubre, presque hostile. Beaucoup des assistants, qui étaient venus à contre-cœur, étaient décidés à ne pas se laisser faire par cette femme, qui prétendait les amener, en unissant leurs forces au service des innocents, à briser les barrières de rancune qui, au lendemain de la guerre, les séparaient encore les uns des autres...

Eglantyne ne se laisse pas impressionner. Elle a une vision, elle la transmet. «Comme une Jeanne d'Arc», dit un des assistants devenu à partir de ce jour un collaborateur fervent, «qui a entendu les voix des enfants...» Ces voix, elles ne lui disent pas seulement «venez à notre aide», elle disent: «en venant à notre aide, tous ensemble, vous ne pourrez plus vous haïr...»

*

Il est impossible de résumer ici tout ce qui, par la suite, est né sous l'inspiration de cette femme frêle et entêtée, qui, mue par une force surnaturelle, continuait à dire :«But we must...» Partout, des organisations se sont créées, auxquelles rien de ce qui concerne le bien de l'enfant n'est étranger. Dans 30 pays, des enfants furent sauvés, ou secourus. La Société des Nations dut faire sienne la Déclaration des Droits de l'Enfant, rédigée par Eglantyne Jebb dans un style lapidaire et limpide. Pour le faire, elle avait été se recueillir sur les flancs de son cher Salève.

«L'enfant doit être mis en mesure de se développer d'une façon normale, matériellement et spirituellement... L'enfant qui a faim doit être nourri... l'enfant arriéré doit être encouragé, l'enfant dévoyé doit être ramené...»

L'enfant, toujours l'enfant... Après celui d'Europe, celui d'Asie et d'Afrique. Tous les enfants du monde.

Lorsque, en 1945, se termine la seconde guerre mondiale, l'Association internationale pour la protection de l'Enfance et l'Union internationale de Secours aux Enfants (Save the Children Fund) unissent leurs efforts et fusionnent en un organisme qui devient peu après l'Union Internationale pour la Protection de l'Enfance, groupant actuellement 55 organisations nationales, dans 34 pays.

Mais Eglantyne Jebb n'est plus là. En 1928, elle s'est éteinte paisiblement à Genève, en disant: *«J'ai découvert que la vie est plus belle que nous le croyons.»* Ce qui veut dire sans doute que la vie offre à chacun de nous la possibilité de se dépasser sans cesse lui-même. Eglan-

tyne rend grâce pour le don merveilleux qui lui a été fait de proclamer sans peur, comme si un autre parlait en elle, ce qu'elle sait être la vérité. «C'était», dit-elle un instant avant sa mort, «un pouvoir inconnu et merveilleux entre mes mains: j'avais parfois l'impression que c'était comme si quelqu'un m'avait donné une automobile avec un chauffeur!»

*

Elle n'est plus là. Mais l'œuvre continue. L'un de ses collaborateurs lui rend ce témoignage:

«Un de ses moindres «lieutenants», j'ai parcouru pour elle la face de l'Europe, du Nord au Sud, de Madrid à Moscou, suppliant ici, donnant là, essayant de convaincre les gens et d'accom-

plir les mille choses que son cœur, hanté par tous les enfants du monde, désirait.»

«Nous sommes des hommes: parfois nous n'en pouvions plus. Mais lorsque nous rentrions et que, en quelques paroles très simples mais vibrantes de sincérité, elle se réjouissait de notre succès, ces paroles étaient comme un son de trompette qui ramassait nos énergies et nous appelait à de nouvelles victoires.»

Eglantyne Jebb n'a pas besoin de monument de pierre. Son «monument», il est dans la Déclaration des Droits de l'Enfant; il est dans l'œuvre qui se poursuit; il est dans le petit village perdu en Albanie qui porte son nom (Kjebba); il est dans le cœur des enfants qu'elle a contribué à sauver, dans celui de ceux qu'elle a entraînés à sa suite dans une véritable croisade pour leur salut.

PROPOS EN MARGE

La charité privée, une valeur qui remonte

Par Samuel Chevallie

Et qui a besoin de remonter, car elle joua pendant vingt à trente ans le rôle de bouc émissaire. On n'en voulait plus, le mot d'assistance mettait en transes les spécialistes du problème social, et on avait dit tout le mal possible d'une dame en précisant qu'elle «donnait dans les œuvres».

Rien n'est inutile, d'ailleurs, et la charité privée avait besoin de cette secousse. Car elle s'exerça trop longtemps et trop souvent dans un esprit de mesquine condescendance. Trop longtemps aussi elle fut, pour certains, un alibi justifiant les pires excès.

Comme me le disait un jour un vieux syndicaliste: «Les maisons dans lesquelles on allume l'arbre de Noël pour les ouvriers sont aussi celles où les dits ouvriers sont mal payés le reste de l'année.» Et il aurait pu citer divers exemples...

Alors on s'est tourné vers l'Etat, seul capable de fournir à ses administrés les garanties nécessaires, et les appuis indispensables. Loi sur ci, bureau de ça: c'est fou le chemin qu'on a fait dans cette direction-là.

Fort bien... mais voilà que le revirement se fait. Non pas qu'on demande à l'Etat de restreindre son activité dans ce domaine (heureusement, car il y a à faire pour

tout le monde!) mais simplement parce qu'on constate que les législations sociales les mieux calculées ne peuvent rien contre un certain pourcentage de détresse individuelle.

On voudrait dire: au contraire. Car combien sont-elles, ces institutions sociales de haute valeur, dont on commence à percevoir le contre-choc?

Tenez; le cas de la pension de retraite! Toutes les grandes maisons ont une caisse de pensions. Par conséquent, elles en appliquent les statuts. Par conséquent encore, elles ne nomment que du personnel jeune, qui pourra payer sa pension. Oui! Mais alors, les vieux? Que dis-je, les vieux? Les presque jeunes? Avec ce système, un employé de quarante ans qui perd sa place pour une raison quelconque n'en retrouve plus. Trop vieux! C'est tout de même tragique, à quarante ans...

Autre cas: toutes les administrations ont des règlements exigeant des candidats une série impressionnante de qualités: âge, diplômes, santé et tout. Fort bien. Mais les malades? Et les imbéciles? Et ceux dont les parents ne se sont pas occupés à l'époque de l'apprentissage? Qu'est-ce qu'on va en faire, de ceux-là? On ne va tout de même pas les tuer!

Vous voyez ça, qu'il faille massacrer tous les benêts?

Et c'est pourquoi les fanatiques de l'organisation, ceux qui voulaient tout résoudre par la loi, s'apercevant qu'ils sont un peu dépassés par l'inattendu, lequel se faufile à la manière du liseron entre deux pavés, se disent qu'après tout la charité privée a du bon, qui permet d'aller au plus pressé et de glisser cent sous — ou cent francs — quand la loi est muette.

Plus largement, on se rend compte, je crois, qu'on a un peu trop médité de l'initiative personnelle, de la débrouillardise, de l'empirisme, du cas-en-cas...

Et que sont les œuvres de charité, sinon le secteur non-nationalisé de la lutte sociale?

VOUS QUI AVEZ LE BONHEUR DE POUVOIR VOUS REPOSER QUELQUES JOURS A LA MONTAGNE, A LA CAMPAGNE OU LA MER...

Avez-vous pensé avant de partir à donner un peu de bonheur à cet enfant, à ce vieillard, à cette famille voisine qui ne connaîtront pas de vacances? Un petit geste d'amitié est si simple, il vous coûte si peu.